

L'avenir des cinéastes francophones se joue en Afrique

FESTIVAL Salles combles à Yaoundé pour la remise des Trophées

- ▶ La cinquième édition des Trophées francophones du Cinéma s'est déroulée au Cameroun.
- ▶ L'idée derrière le tapis rouge : créer les structures et une envie de cinéma en Afrique, qui est l'avenir de la francophonie.

YAOUNDÉ (CAMEROUN)
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

Plus facile de circuler dans Yaoundé. Dans la ville aux sept collines, le trafic est dense, les voitures pétaradent mais sont rapidement forcées à l'arrêt tandis que les piétons se fauflent comme ils peuvent. Une bonne raison de s'enfermer dans une salle obscure pour voir un film. Ça tombe bien, dix jours durant, les Trophées francophones du cinéma se déroulent dans la capitale politique du Cameroun : projections des films en compétition, master class de la cinéaste française Claire Denis qui est née là, entretien avec l'acteur Gérard Essomba... Le septième art s'invite et c'est un succès. Pour chaque projection ou presque les salles (qui peuvent accueillir jusqu'à cinq cents personnes) sont remplies.

Les Trophées francophones du cinéma donc. *Kesako* ? Créés il y a cinq ans par Alain Rocca (ancien producteur, aujourd'hui à l'Académie des Césars), Nicole Gillet (déléguée générale du Festival du film francophone de Namur), Henry Welsh (ancien producteur des Jutra au Québec) et

Samuel Faure (directeur des partenariats du Festival de Cannes), les Trophées sont l'équivalent des Césars à l'échelle de la francophonie, ce vaste espace mondial qui partage la langue de Johnny.

« On a cette idée que la francophonie est un espace qui partage une langue et donc une culture. Mais entre Yaoundé, Montréal, Bruxelles et Alger, ce sont des français différents qui sont parlés. Il est important de montrer cette diversité au sein d'une base commune », nous explique Alain Rocca.

Diversité de la francophonie

Mais derrière cela, derrière les cérémonies et le tapis rouge, l'idée est aussi (surtout) de dynamiser le cinéma en Afrique. Et ce aux niveaux culturel et économique, les deux aspects qui font le septième art. Il y a une très bonne raison à cela. Si les locuteurs français sont de plus en plus nombreux, c'est dû à une seule et unique raison : la croissance démographique en Afrique. Il est donc important pour les autorités francophones d'investir dans le continent noir.

D'où l'idée d'événements culturels. D'où la signature d'un fonds d'aide pour les jeunes créateurs africains.

Nicole Gillet : « Il y a un dynamisme énorme en Afrique, mais du fait du manque de structures, les auteurs sont à la fois scénaristes, réalisateurs, producteurs, techniciens... Ils font tout à la fois. C'est beaucoup trop lourd à porter pour une personne. Le cinéma est un art collectif dont la réalité est à la fois culturelle et économique. » Le fonds, qui sera géré par des Africains pour les Africains, est donc destiné à développer les structures, créer des producteurs, des réalisateurs, des réseaux entre les artistes.

Dynamique

Pour les nombreux producteurs et distributeurs occidentaux sur place, c'est aussi l'occasion de s'assurer que l'environnement est propice aux investissements et partenariats. Pour cela, le bon signal est de voir les autorités du pays hôte s'approprier l'événement. C'est le cas au Cameroun où le ministère de la

Culture met les petits plats dans les grands et déroule le tapis rouge. Frédéric Delcor de la Fédération Wallonie-Bruxelles, signataire du fonds : « Ça nous fait plaisir quand les officiels jouent le jeu. Ça crée une émulation au niveau du pays. » Quant au retour sur l'investissement, « c'est aussi que le Cameroun ne parle pas chinois ou anglais d'ici vingt ans ».

En Côte d'Ivoire, qui avait accueilli les Trophées il y a deux ans (après Dakar et Paris et avant Beyrouth), juste après une crise politique, l'événement avait créé une vraie émulation. Boris Van Gils, producteur des *Rayures du zèbre* qui avait été parmi les organisateurs, explique : « On était dans une conjoncture favorable, mais les cinémas qui avaient disparu ont rouvert et je pense que les Trophées ont participé à cette dynamique. On avait organisé des projections en plein air et chaque jour, il y avait 3.500 personnes pour regarder les films sur grand écran. C'était la folie. Ça a été la meilleure projection des *Rayures du zèbre*. » ■

DIIDIER ZACHARIE

ENTRETIEN AVEC BORIS VAN GILS

« Le producteur est le papa du film »

Boris Van Gils est producteur. Avec son associé Michael Goldberg, il est à la tête de Daylight à Bruxelles, Formosa à Paris et Boucan Prod à Abidjan. Le binôme a notamment produit *Les rayures du zèbre* de Benoît

Mariage et Noces de Stéphan Strecker. Il nous explique son métier.

Quel est le rôle d'un producteur de film ?

J'aime dire qu'on est le « papa » d'un film tandis que le réalisateur, c'est la « maman ». On est le responsable légal et financier du film. Notre tâche est de développer un projet depuis le choix du

sujet et scénario jusqu'à sa mise en œuvre. On va chercher des investisseurs et on protège la vision du réalisateur face aux contraintes dues aux financements. Pour qu'un film se fasse dans de bonnes

conditions, il faut une symbiose parfaite entre le réalisateur et le producteur.

Un film, c'est un projet à deux têtes ?

Oui. Mais ça reste le point de vue artistique du réalisateur. Nous, on épaulé l'artiste, on doit le révéler. Un producteur doit avoir à la fois la fibre artistique très développée, être un très bon psychologue et un très bon entrepreneur. Étape par étape, comment se fait un film ?

Le réalisateur a écrit ou s'est approprié un scénario sur la

base d'un sujet qu'on a pu lui soumettre ou non. On cherche les acteurs et le producteur met ensuite en place la vision financière. On doit alors convaincre les partenaires de mettre de l'argent. Ce qui fait qu'on doit être très impliqué dans la compréhension du film. Le cinéma, c'est un mélange d'économique et d'artistique.

Vous avez créé une société de production en Côte d'Ivoire. Qu'est-ce qui vous intéresse là-bas ?

Il y a des possibilités infinies et une énorme demande. Le problème, c'est la diffusion. Il manque aussi des producteurs. Un réalisateur ne devrait pas devoir tout faire tout seul, c'est impossible. Un film, c'est quelque chose de très lourd à porter. C'est pour cela qu'il faut quelqu'un qui encadre. C'est le rôle du producteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR
DIDIER ZACHARIE

PALMARÈS

Les Trophées 2017

Trophée du scénario Céline Sciamma, Claude Barras, Germano Zullo et Morgan Navarro pour *Ma Vie de courgette* (France)

Trophée du documentaire *L'arbre sans bruit* d'Aïcha Macky (Niger, France) et *Djambar, Sembene l'insoumis* de Eric Bedoule Sosso (Cameroun)

Trophée de la réalisation Mohamed Ben Attia pour le film *Hedi, un vent de liberté* (Tunisie, Belgique, France)

Trophée du long-métrage de fiction *Wulu* de Daouda Coulibaly (Sénégal, Mali, France)